

n'abandonna point pour cela son interlocuteur. Mac-Intyre continuait son manège de l'homme empressé et galant, usant d'un privilège que justifiaient d'anciennes relations. Il paraît toutefois que miss Wardour n'en était point aussi enchantée que le présomptueux capitaine; car, revenant tout à coup sur ses pas, elle posa à l'antiquaire une question qui rompit brusquement son tête-à-tête, et la fit rentrer avec Hector dans le cercle des causeurs. Elle avait bien choisi d'ailleurs le point sur lequel elle voulait engager une conversation; tout le monde y prit part. Sir Arthur s'évertua en un sens, le ministre se prononça pour un autre; M. Oldbuck les combattit tous les deux. Miss Isabelle tint tête à ce trio de savants. Lovel et Mac-Intyre comprirent qu'elle voulait surtout éviter de reprendre avec ce dernier une conversation qui pouvait paraître trop intime. Hector, affectant alors de grands airs, offrit son bras à sa sœur, et marcha avec elle un peu en arrière de la société, abandonnant à son malheureux sort celle qui avait le mauvais goût de préférer à ses attentions délicates les divagations surannées de son oncle.

« Dites-moi, Maria, quel est donc ce jeune homme si fort ancré dans les bonnes grâces de notre oncle, qui fait pourtant d'ordinaire assez peu d'accueil aux étrangers ?

— M. Lovel est un jeune homme comme il faut.

— Sans doute, je veux bien le croire. Toutefois quelle est sa position, quel est son rang dans le monde ? Qu'est sa famille ? Quels droits a-t-il, en un mot, pour paraître dans la société où je le trouve ?

— Mon oncle a sans doute ses raisons pour l'accueillir; quant à sir Arthur et à sa fille, ils ont reçu de lui le plus signalé des services.

— Ah ! vous voulez parler de ce ridicule sauvetage dont vous avez rempli votre correspondance. Probablement ce